

Parler en Amérique. Oralité, colonialisme, territoire de Dalie Giroux

Marie-Hélène Constant

Number 271, Winter 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93014ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

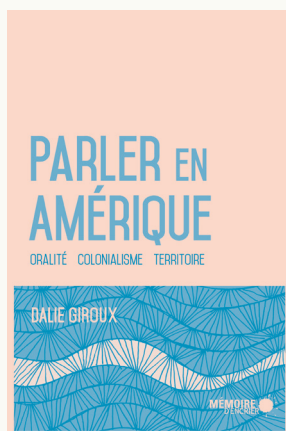
Constant, M.-H. (2020). Review of [*Parler en Amérique. Oralité, colonialisme, territoire de Dalie Giroux*]. *Spirale*, (271), 82–85.

Investir ailleurs

PARLER EN
AMÉRIQUE.
ORALITÉ,
COLONIALISME,
TERRITOIRE

DALIE GIROUX

Mémoire d'encrier, 2019,
144 p.



« Tu l’as dit Mamie, la vie il n’y a pas d’avenir là-dedans, il faut investir ailleurs. »

Réjean Ducharme
Va savoir

Assez rares sont les intellectuelles et les intellectuels francophones par qui ont transité, au Québec comme en Amérique du Nord, les écrits d’Homi K. Bhabha. Reconnu dès les années 1980 par ses pairs du champ des études postcoloniales comme un penseur incontournable, Bhabha développe une réflexion féconde sur les flux créateurs et résistants entre les cultures. Ainsi conçue comme une activité symbolique et signifiante, la culture est ce par quoi la dualité entre colonisateurs et colonisé.e.s peut être déjouée, remise en question ou renégociée. Les déplacements culturels – *translations* entendues comme traduction et comme mouvement – sont ainsi pensés en termes d’hybridité et de tiers-espace, et touchent autant les corps que les pratiques du langage. Répondant aux souhaits de celui qui signe notamment *Nation and Narration* (1990) et *The Location of Culture* (1994), Dalie Giroux incarne cette critique « *tend[ant] l’oreille vers un chant inédit, [celle] qui monte des confins des lettres et qui se constitue en résistance vivante et paradoxale à la culture impériale* ». À propos de Bhabha, elle écrit cette phrase qui pourrait être lue comme la concernant : « *Ce sont des objets qui s’activent par la critique, par la traduction, par la mise en scène dans le travail de l’interprète de la culture.* » L’auteure prend à bras le corps « *le marécage politique du langage populaire franco en Amérique* » pour interroger, dans les textes que rassemble *Parler en Amérique*, « *cette langue subalterne qu’est le français américain, la langue des habitants, des voyageurs et des truchements, des métissés, des hybridés, des ouvriers venus de la campagne, des bûcherons, des cultivateurs, des mères et de leurs enfants, la langue des régions, de la rue, la langue*

des enfants de Duplessis, la langue "hors Québec", le patois des mountain men, la langue des chantiers et des mines, le franglais, le bagout illettré, et ce, dans toutes ses dimensions». Il s'agit de penser à ces langues que l'on comprend étrangement, dans une sorte de distance d'avec le français normatif, ces langues franco mais pas françaises. Giroux aborde la langue de celles et ceux qui parlent en s'éloignant de la norme, autant dans la construction des mots et des imaginaires que dans les accents déclassés ; elle cultive les regards sur les usages pluriels du français en terre coloniale et colonisée.

PARLER FRANCO

La perspective adoptée par Giroux vise à inscrire, dans l'espace-temps portant les cicatrices des colonisations successives, «*le français oral dans l'impetus postcolonial des langues subalternes de la Nord-Amérique*». Par le choix de l'appareil de pensée postcolonial et les allers-retours fluides entre l'histoire politique et des analyses serrées d'œuvres culturelles (du côté de la littérature et du cinéma), le travail de l'universitaire se détache des études portant sur les interrelations entre indépendantisme québécois et joual, ou encore de celles qui font du français québécois une marque d'appartenance à la francophonie. On se retrouve au plus près d'une démarche de décolonisation des savoirs, d'un parti pris pour l'idiosyncrasie et le vernaculaire. Et il est rafraîchissant de ne pas relire encore ce discours où l'on se désole de la dégradation pure et simple d'une langue minoritaire en «*terre vierge*» d'Amérique, où le français normatif opère comme dernier rempart d'une identité monolithique de quelques curés à peine défroqués : «*Plutôt que d'y voir une "illustration du degré de décomposition qu'une langue peut atteindre lorsqu'elle est dominée" [comme l'avance Christian Rioux], ne devrait-on pas tenter de voir ce que reflète dans l'histoire de l'Amérique cette forme d'expression, ce langage idiosyncrasique, et surtout, ne pourrait-on pas chercher à activer les puissances qu'elle contient ? Ne pourrait-on pas saisir l'occasion, l'événement d'une telle forme de littérature, ses apparitions multiples, sa complexité, son caractère foncièrement hybride pour penser autrement les rapports entre langue et territoire en Amérique ?*»

Mais il n'est pas question d'une célébration joyeuse et candide des différences. L'étude n'est pas non plus un espace où faire table rase : si Giroux aborde différents corpus emblématiques de la Révolution tranquille (le poème «*Speak White*» de Michèle Lalonde, par exemple), elle renouvelle les conclusions des analyses en prenant soin de ne pas répéter les discours uniquement identitaires qu'ont pu revêtir les lectures de ces œuvres. Si le poème de Lalonde témoigne d'une «*langue subalterne*», il est également l'embrayeur (et non le contre-exemple) d'une réflexion plus profonde sur la construction d'un «*nous*» érigé sur les bases d'un système d'exploitation coloniale. Contrairement à une frange plus radicale de la critique actuelle pour qui l'exigence éthique guide avec force l'exclusion de certains textes touchant

Giroux aborde la langue de celles et ceux qui parlent en s'éloignant de la norme, autant dans la construction des mots et des imaginaires que dans les accents déclassés [...].

aujourd'hui des zones plus sensibles (que l'on ne pense qu'à *Nègres blancs d'Amérique* de Pierre Vallières, qui soulève les ire de certains critiques), l'essayiste élit ses objets de façon plus organique, tâchant toujours de s'astreindre à une démarche historique et sensible. L'essai n'est étrangement pas le lieu d'un retour sur les arguments d'André Belleau pour qui, dans deux numéros de 1976 et 1980 de la revue *Liberté*, la prononciation radio-canadienne est « *une manifestation indubitable de colonisation et d'aliénation culturelles* » (*Liberté*, 1980). Chez Belleau, le désormais célèbre « effet Derome » tient à une prononciation anglophone exacerbée de tout mot étranger, réduisant ainsi toute marque d'altérité à la présence, dans les sonorités du discours même, de cet éternel Autre anglophone. Pour lui, il se trouve bien là le martèlement de l'idée aliénée selon laquelle « *le français est inapte à PRONONCER le monde* ». Trahissant « *une peur profonde et inconsciente* », cet effet phonologique traduit, pour Belleau, une manière de reproduire et transmettre le mythe colonial de la domination anglaise de l'Amérique du Nord. Mais le paysage politique et culturel a changé : ce qui relève d'une aliénation à un moment ne l'est peut-être plus de la même façon à un autre. C'est justement ce que Giroux invite à voir autrement. Elle nous enjoint à faire un pas de côté, à ne pas parler pour les autres et à historiciser les discours critiques pour mieux les mettre en question. Elle essaie de penser à côté d'un système qui nous répète les mêmes grands récits. Elle invite à l'écoute.

REGARDER DEHORS

À travers les six textes au cœur de l'ouvrage – originaux ou remaniés à partir de publications sur différentes plateformes – Giroux se fait attentive aux marques de l'histoire coloniale complexe qu'entretiennent les structures politiques et les mythes québécois et canadiens. Inscrivant sa pensée dans la « Nord-Amérique » – syntagme la plaçant côte à côte avec Jean Morisset et ses travaux – Giroux étudie autant le français

maternel ramanché de Jack Kerouac que les parlures régionales dont témoigne l'œuvre de Pierre Perrault ou de Pierre Morency, le michif (langue parlée par les Métis dans certaines régions du Canada) et les œuvres littéraires autochtones contemporaines. Inspirée notamment par l'impératif de Pierre Perrault de montrer un langage qui rencontre le territoire, des parlers capables de rendre compte de l'immédiateté du paysage et de la faune, l'auteure se rapproche aussi de certaines démarches décoloniales et autochtones dans lesquelles les mots pour habiter le territoire ne sont pas toujours ceux de l'empire. Il faut « *[p]arler pour conjurer le langage de Proust qui ne permet pas de nommer les oiseaux du fleuve* ». De façon nuancée et intelligente, Giroux sort les manifestations culturelles et langagières de leurs carcans nationalistes ou nationaux et investit ailleurs. Celle qui répète qu'il faut, « *toujours, [faire] cet effort difficile de ne pas penser comme un État* », arpente le territoire subalterne à la recherche de ce qui est « *possible de lire, d'interpréter, de fabuler* » à partir de « *l'expérience coloniale globale* » et des « *couches sédimentées de langages colonisés de l'Amérique du Nord* ». Penser à l'extérieur de l'État impose certes une certaine mise à distance des réflexes critiques traditionnels et une part d'irrévérence (que l'on ne pense qu'au très bon passage « Critique de la marde »). L'objectif de la réflexion relève de l'attention portée à « *[c]es langues singulières, porteuses de paysages, troublées par l'histoire et traversées par des tensions politiques qui sont parlées partout dans les Amériques, et passent pourtant sous le radar : ni langues officielles, ni langues de l'espace public. Ce sont les langues du pays, régionales, non écrites, hybridées, dominées, colonisées, mineures, marginales, illettrées, enfantines, domestiques : ces manières de parler qui n'ont pas droit de cité, ces manières du quotidien, des lieux, de l'intimité avec les choses.* » Le programme est clair : « *cet ouvrage invite au voyage, à l'hospitalité, à la curiosité et à une pratique de soi qui puissent initier, sans promesse de résultats, une machine intime de décolonisation – un "autre métabolisme passé-futur" [...].* »

[Giroux] nous enjoint à faire un pas de côté, à ne pas parler pour les autres et à historiciser les discours critiques pour mieux les mettre en question. Elle essaie de penser à côté d'un système qui nous répète les mêmes grands récits. Elle invite à l'écoute.

Et je me prends à entendre Réjean Ducharme en relisant cette étude qui emprunte à l'essai le temps de passages sentis, le temps d'un appel à une éthique de l'écoute, l'espace d'une Nord-Amérique aux parlers multiples : « *Tu l'as dit Mamie, la vie il n'y a pas d'avenir là-dedans, il faut investir ailleurs* », écrit-il dans *Va savoir*. Sous le couvert de l'ironie, Ducharme en appelle lui aussi à une forme de résistance par laquelle l'existence trouve, certes difficilement, des brèches et des espaces liminaires par où échapper au système. *L'investissement* ne relève ainsi plus du portefeuille ou d'une écologie des gains mortifère, mais d'un projet à échelle humaine, sans rentabilité ni organisation exclusivement verticale. Rémi Vavasseur, narrateur ducharmien par excellence, réitère et creuse l'incertitude envers l'avenir et la quasi-impossibilité d'entrevoir l'héritage : il recycle tout, il habite la ruine. La pensée postcoloniale comme sensibilité, cette vision qu'étaye Dalie Giroux, attaque également la croyance en un temps linéaire, à une vision capitaliste, néolibérale et républicaine : le présent aveugle à l'ambiguïté coloniale toujours agissante, les styles de vie qui nous transforment en petits États, il n'y a littéralement pas d'avenir là-dedans. Il faut *investir ailleurs*, déployer d'autres imaginaires, faire parler la « *matière foncièrement hybride de l'expression vernaculaire* ». La radicalité de la proposition se situe dans l'attention au quotidien, aux animaux et aux territoires, aux parlers de celles et ceux qui « *disent de la marde* », dans l'hospitalité et la puissance créative de l'imaginaire : « *L'hybride parle, rêve, écrit, joue et, parlant, rêvant, écrivant, jouant, il se traduit à lui-même la culture coloniale, il la hante, il l'écarte, il l'insémine, il la relève.* »

Récipiendaire du prix Spirale Eva-Le-Grand, remis annuellement, l'essai de Giroux est une proposition radicale et vivante qui invite à penser les manifestations littéraires et culturelles de l'ensemble que l'on nomme Québec à l'extérieur des discours théoriques et critiques à saveur républicaine. Publié dans la même collection que les travaux (traduits) aux assises postcoloniales de l'historien torontois Sean Mills, *Parler en Amérique* expose habilement une perspective décoloniale qui ne récusé pas en bloc de grands pans de l'histoire culturelle et littéraire québécoise : « *Dans ces soubassements de la culture dominante, il n'y a pas de futur, il n'y a que ce devenir à prendre à bras le corps, avec sa drôle d'histoire, avec son bagout, avec son chiffre – assurément résidu de l'empire, et aussi résolument mêlé, réel, traduit au carré, improbable, dans une langue curieuse, contradictoire, parfaitement libre dans ses propres entraves, et sans trajectoire claire. Une culture, en somme. Avec sa part de douleur.* » On y trouvera, sur le plan de l'édition, quelques erreurs factuelles, et on aurait voulu entendre plus de « je » et moins de ce « nous » universitaire qui alourdit le texte. Mais en somme, la vulgarisation des enjeux au cœur du travail d'Homi K. Bhabha mérite toute notre attention, et les propositions pour une décolonisation de notre propre regard sur la langue et le langage sont nécessaires. Dans le contexte qui est le nôtre, Giroux est une intellectuelle incontournable pour appréhender éthiquement et de façon dynamique la culture et l'histoire.